L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE. — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN 7 MAI 1851.

Imprimé et publié par
G. P. WEISSE,
No. 58, rue de Chartres.

JOURNAL OFFICIEL de l'Etat, du Conseil Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législation.

NOUVELLE-ORLEANS:
MERCREDI MATIN, 7 MAI

AVIS.

☞ J'ai donné à M. ETIENNE DUVERGE, gérant comptable du journal l'*Abeille*, procuration générale, en date du 5 février dernier, afin de faciliter l'expédition de mes affaires. M. Duverger est en conséquence dûment autorisé à payer toute réclamation, recouvrer toute créance et acquitter tout compte, soit en mon nom, soit pour le journal.

Nouvelle-Orléans, 1er mai 1851.

G. F. WEISSE.

CONSEIL GENERAL.

Le procès-verbal officiel de la séance d'hier a été remis par le secrétaire, M. Walworth, à la rédaction.

CHEMIN DE MARISONVILLE ET DE JACKSON.

On nous prie d'annoncer qu'il y aura ce soir, à sept heures, dans la salle du Conseil de la Première Municipalité, une réunion des membres du comité de souscription et du comité de correspondance. On engage ces derniers à être exacts.

CHEMIN DE FER DE MADISONVILLE.

Le chemin de fer entre Jackson et Madisonville n'est déjà plus à l'état de projet ; ce grand travail d'utilité publique sera exécuté, car l'argent, ce nerf de l'industrie, est trouvé. C'était le point difficile.

Il était entendu que lorsque les souscriptions s'élèveraient à $200,000, la compagnie se constituerait provisoirement pour entreprendre les premiers travaux. Eh bien ! il y a aujourd'hui une semaine que les livres ont été ouverts, et non seulement les souscriptions couvrent le montant ci-dessus indiqué, mais l'excèdent en est de cent mille piastres. Or, comme le coût total de l'entreprise ne doit pas dépasser $500,000, la future compagnie se trouve posséder les trois cinquièmes du capital nécessaire pour exécuter l'entreprise. Quelle meilleure preuve de la popularité du projet ? Les commissaires chargés de recueillir les souscriptions n'ont éprouvé aucune difficulté, et leur tâche a eu le plus légère grace à l'empressement des capitalistes, des marchands, des hommes de toutes les professions, qui tous ont voulu devenir actionnaires de la compagnie de Madisonville, certains bien qu'elle ne peut manquer de prospérer et de s'enrichir. Le meilleur usage que l'on puisse faire en ce moment de son argent est de le placer dans le chemin de fer de Jackson, car une fois les travaux commencés, les actions monteront rapidement et seront très recherchées sur notre place.

Dites quelques jours les livres seront fermés, et la compagnie pourra se constituer d'une manière définitive, en tant qu'il s'agit de la question d'argent. La construction des vingt premiers milles de chemin sera adjugée par soumission, et les habitants du Mississipi commenceront la voie de leur côté. On voit que tout se met en marche pas lentement. Les actionnaires seront convoqués dans le courant du prochain mois pour élire des directeurs pour surveiller et prendre toutes les mesures nécessaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on agit avec la plus grande promptitude.

Nous avons dit que les capitaux engagés dans l'entreprise constituent un excellent placement. En effet, on doit se rappeler qu'en outre des bénéfices immédiats du chemin, le Congrès accordera à la Compagnie une certaine portion de terrain de chaque côté de la voie. C'est la règle, et il n'y a pas à cela le plus léger doute. Ces concessions se font invariablement pour encourager l'établissement des chemins de fer. Or, la double zone qui revient à la Compagnie de Madisonville, d'après la proportion ordinairement reçue, comprend 175,000 acres. Ces terres seront mises en vente par les Etats-Unis au prix de $1.25, mais elles n'ont pas trouvé d'acheteurs jusqu'ici à cause de leur éloignement du fleuve et des difficultés qu'offre le transport par la voie de terre. Traversées par un chemin de fer, leur valeur ne tardera pas à tripler et les acheteurs se présenteront en foule.

Le produit seul de ce domaine suffirait donc à couvrir tous les frais de construction du railway. Mais en admettant que le prix des terres ne s'accroisse pas, après la construction du railway, ce qui est tout simplement impossible, on admettra que chaque arpent ne coûtera pas plus de $1.50 ou $2, ce qui n'en tirera que plus tard. Il ne faudra donc constituant à la Compagnie qu'un capital d'environ $300,000 pour s'adjuger pareilles charges. Aussi la résolution concédant des terres à la Compagnie a été votée par le Congrès, et la Chambre l'eut ratifiée et elle avait été à la veille de la mettre aux voix. Elle le sera dans quelques mois, aussitôt que la session du Congrès sera ouverte. Les travaux du terrassement et de traubai sont nuls. Il n'y a qu'à poser les rails sur un terrain parfaitement uni, et à percer de marécages et de fondrières. Les seules difficultés des actions sont pris. Il ne reste plus qu'à se mettre à l'œuvre. La Nouvelle-Orléans est à la veille de sortir de la position secondaire qu'elle s'était laissé imposer et de reprendre le premier rang qui lui revient de droit. Rendonsnous grace à l'énergie des citoyens qui se sont réveillés à temps de leur léthargique torpeur pour prévenir l'entière décadence de la cité.

L'INCENDIE DU WEBSTER.—Nous avons reçu de nouveaux détails sur l'épouvantable sinistre de l'incendie du steamer Webster, et comprenons les passagers, les officiers et l'équipage, s'élevait à plus de cent. Il y avait six jours que le bateau était parti de Cincinnati. Au moment où le feu s'est déclaré, le pilote a gouverné vers la terre, mais entouré par les flammes, il a dû quitter son poste, et le steamer a continué sa course jusqu'au rivage a été de nouveau emporté au large par le courant. Le bateau a été alors le théâtre d'une scène de confusion et de désespoir impossible à décrire. Quelques-uns des malheureux passagers se sont précipités dans les flammes tandis que d'autres se sont élancés du haut du pont dans le fleuve. Toutes les femmes ont été sauvées grace au dévouement des officiers et de quelques passagers. En trois quarante personnes ont péri, les autres se sont sauvées dans le canot et sur des débris. Beaucoup cependant se fussent noyés si l'on n'était venu à leur secours. Plusieurs embarcations se sont détachées du rivage au moment où les flammes dévoraient le bateau et ont recueilli tous ceux des malheureux naufragés qui luttaient encore contre le formidable courant du Mississipi.

DÉPART POUR VERA-CRUZ.—Le steamer *Alabama* part ce matin à 8 heures pour Vera-Cruz. Excellente occasion pour ceux qui veulent se rendre rapidement au Mexique et craignent les chaleurs de l'été.

THEATRE D'ORLEANS.—La dernière nouveauté de la saison sera donnée demain. *Giralda*, de tous les opéras comiques montés depuis quelques temps, est probablement celui qui plaira le plus aux habitués. Les paroles ne sont pas indignes de la musique ; c'est une intrigue charmante, comme sait si bien les imaginer Scribe, avec quantité de nouvelles mélodies et rehaussée des modulations plus gracieux. A l'attrait d'une première représentation se joindra l'irrésistible influence qu'exerce toujours sur le public le bénéfice d'une artiste aimée : c'est dire que la salle sera nombreuse demain soir et que les applaudissements ne feront pas faute à Mme Fleury Jolly. Comme les plaisirs seront prises de bonne heure, nous engageons les amis de la bénéficiaire à ne pas attendre au dernier moment.

Nous revenons à l'instant le programme de cette représentation extraordinaire et nous remarquons que le bénéficiaire nous offre également un brillant intermède musical, dans lequel se feront entendre Mme Derrée et MM. Gembrel, Dulue et Jahn. Le spectacle commencera par le délicieux proverbe d'Alfred Musset : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.

TIR.

Par l'arrivée du *super Globe*, nous avons reçu des journaux de Mobile jusqu'au 3 du courant. Ils ne contiennent rien sinon que les craintes d'une inondation provenant de la crue du Brazos ne sont plus aussi vives. Aux dernières dates le niveau du fleuve était stationnaire depuis plusieurs jours et tout faisait supposer que la désastreuse inondation

suite sera publiée dans notre prochain numéro.

ARRIVEE DE L'OHIO.

Le steamer *Ohio*, commandé par Schenck, venant de New York et de la Havane, est arrivé dans notre port hier matin après deux jours seulement de trajet, les meilleurs de la saison. Il apporte $75,000 en poudre d'or consignés à la maison de commerce, connue sous la dénomination de Poudre supérieure, rue [illegible]. L'or que l'*Ohio* a apporté aujourd'hui lui a été consigné à James Connell & Co., pour $300 ; à Maunsel White & Co., $30,0 0 ; à Slidell & Co. $4,0?5 ; à J J Adams, $1,000.

Les dates de la Cal.fornie apportées par l'*Ohio* ne sont pas plus récentes que celles reçues dernièrement par l'*Alabama*.

Le capitaine Schenck rapporte que le 1er de ce mois, vers sept heures du matin, il a aperçu un brick engagé dans les récifs à la hauteur du cap de la Floride et faisant des signaux de détresse. L'*Ohio* se dirigea de son côté et un canot fut envoyé vers le navire naufragé. C'était le brick espagnol *Pilote*, parti de la Havane pour Pensacola avec un fort chargement de sucre, il s'était échoué la nuit précédente et faisait eau de toutes parts. Le capitaine et l'équipage en sont embarqués sur l'*Ohio* pour retourner à la Havane. Le *Pilote* avait déjà huit pieds d'eau dans sa cale.

Le steamer *Georgia* est arrivé à la Havane le 29 du mois dernier, venant de Chagres et ayant à bord 450 passagers et $1,450,000 en poudre d'or. Le *Falcon* a dû partir pour Chagres le 4 de ce mois avec environ 300 passagers.

Il règne une grande agitation à la Havane et dans toute l'île par suite des bruits d'invasion qui ont été mis en circulation dernièrement. Les autorités sont sur le qui-vive et toutes les troupes prêtes à entrer en campagne. Les préparatifs sont, dit-on, formidables.

HAVANE.

Nos journaux de la Havane apportés par l'*Ohio* vont jusqu'au 2 du courant. Ils font à peine mention des bruits d'invasion qui se sont répandus dans l'île et ils n'en parlent que d'une manière indirecte, mais il est évident qu'il règne dans toute l'étendue de Cuba une grande agitation à ce sujet. L'Espagnol arrêté dernièrement sous la prévention de favoriser les projets de Lopez et de lui servir d'espion, a subi le jet du courant, le supplice du *garrote*. Le malheureux se nommait Garciliano Montes de Oca.

Le capitaine-général a fait mettre strictement à exécution la loi qui interdit tout port d'armes cachées. La pénalité décrétée par la loi contre ceux qui la violent est six ans de prison.

Plusieurs personnes soupçonnées de sympathies pour la cause de Lopez ou de l'affranchissement de l'île ont été mises en état d'arrestation.

L'île a été bien défendue : la garnison se compose de vingt-cinq mille hommes de troupes régulières.

Plusieurs plantations de tabac dans la Vuelta de Arriba ont été détruites par le feu.

ELECTIONS DE LAFAYETTE.

Les élections municipales de Lafayette ont eu lieu lundi et ont donné le résultat suivant :

ALDERMEN—1er Ward—P Carmody et A Marks ; 2e Ward—R Huyghe et M M Dowler ; 3e Ward—W C Tirrel et T G Mackey, 4e Ward—J A Watkins et S M Burke ; 4e Ward —S S Burdett et L Weyeman.

M F Bouligny a été élu Maire ; C Rice, trésorier ; J B Cotton, avocat de la ville ; Thomas Tucker, contrôleur ; J G Fanning, intendant de la ville ; B Sahe, collecteur ; M. Harrison, voyer ; H D Kean, capitaine du port ; J Jolls, commissaire des rues et débarcadères ; B C Carpenter, commissaire de la police du jour ; Samuel Caldwell, capitaine de la garde de nuit.

MEURTRE.—Une famille de six personnes a péri sous le fer de quelques misérables assassins le 3 de ce mois. Un Allemand nommé Grotsinger, que certains indices désignent comme l'auteur présumé de ce crime atroce, a été immédiatement arrêté par la police.

COURRIER DES ETATS UNIS—Les journaux de New-York nous apprennent que le *Courrier des Etats Unis* paraîtra incessamment tous les jours. On croit que tous les arrangements nécessaires seront pris d'ici à la fin de mois et que le *Courrier* deviendra journal quotidien dès les premiers jours de juin.

L'ambique bleue est donc extrêmement rare ; c'est une espèce de gazelle qui habite les déserts de l'Afrique australe. Les naturalistes en prirent nombre qui se sont aventurés dans les sables brûlants ou les vastes forêts de ces solitudes, ont fait de vastes tentatives pour se la procurer. Levaillant qui fut un de ceux qui restèrent le plus longtemps en Afrique, et recueillit la chasse, en voiture, se rendant chez elle de jeunes éléphants Delegorgue, n'ont pu enrichir les collections d'un seul de ces ruminants.

Pendant un de ces voyages, Levaillant et Edouard Verreaux ont fait à plusieurs reprises de longs voyages scientifiques dans l'intérieur de la Caffrerie. Pendant un de ces voyages, Levaillant, campant dans les terres, établit à trois jours de 380 lieues du Cap, il s'était dirigé, en chassant, vers *Groot ma river* (rivière des grands poissons) où il avait établi son camp, lorsqu'il reconnut de quelques Cafres la description d'un animal se rapportant parfaitement à celle de l'antilope bleue. Les sauvages lui indiquèrent le lieu où ils l'avaient vu : c'était un *mile-sorte* de marais élevés pendant la saison des pluies, couvert de grands roseaux d'une hauteur de neuf à dix pieds, assez serrés parfois pour présenter beaucoup de difficultés à se frayer un passage.

Abandonnant le camp à la garde de ses Hottentots, notre ami, le cœur plein d'espérance, monte à cheval et part seul pour cette chasse. Arrivé dans le *Walle*, il s'avançait avec précaution au milieu des roseaux, quand un bruit étrange le fit tressaillir ; ce bruit, il le reconnut, car déjà, dans d'autres circonstances, il l'avait entendu : c'était, à trois pas devant lui, le soufle énergique et puissant d'un lion surpris de voir à son approche. Le cheval s'arrêta immobile. Notre ami lui-même sentit courir sur tous ses membres un frissonnement rapide et glacé. Cette influence physique, bien connue de sur l'homme comme sur tous les animaux ; seulement, chez le chasseur audacieux et expérimenté, qui aimait que nos amis, a vecu longtemps au milieu des dangers, qui trouvera bientôt son remède. Il s'abandonne toujours une surprise, est toujours prêt ; chez l'homme ainsi trempé, l'influence magnétique du lion se fait sentir, mais disparaît rapidement pour faire place au calme du courage ; le physique reçoit la commotion, mais l'âme ne s'en émeut pas.

Un moment donc où la brusque explosion de son souffle impétueux vint frapper l'oreille de notre ami, il tenait son fusil prêt et armé. Entendre le lion, apercevoir sa tête monstrueuse sous les flots d'une noire crinière, et logerune énorme balle avec ce plomb entre ses deux yeux flamboyants, fut pour le chasseur l'affaire de quelques secondes. Ces trois actions avaient été pour ainsi dire simultanées.

Julien Verreaux était bien certain d'avoir frappé le lion à la tête ; mais la mort serait-elle instantanée ? Si la bête féroce n'était qu'abattue, si elle pouvait se relever, le fusil ce qu'une demi-minute, il était perdu ; car l'impétueux lion, lorsqu'il est atteint, même mortellement, se jette toujours sur l'homme qui l'a blessé, le met en pièces et meurt en se vengeant.

Ce qui venait de se passer si rapidement, formait la première partie de la chasse ; la seconde commença aussitôt après le coup de feu. Il n'y avait pas un souffle dans l'air ; à la suite de la détonation, un nuage noir et épais s'était formé à la place même où le lion s'était paru. La fumée, en se roulant sur elle-même, se dilatait, se nuançait en s'élevant lentement. Ce fut alors que notre ami fut en proie à une horrible anxiété. De ce nuage impénétrable au regard, le lion blessé allait-il s'élancer avant de mourir, et déchirer le chasseur ?

Abandonnant le grand fusil à un coup deux-ou mutile, notre ami avait saisi de chaque main ses pistolets d'argon, se dirigea résolument, mais ne voyant rien, n'entendant aucun mouvement dans la massif de roseaux où il avait tiré, il rechargea son fusil, en appuya la crosse sur un petit sabot fixé à l'étrier et destiné à cet usage. La crise prête, toute crainte disparut, et il descendit de cheval.

La fumée se dissipait, il fit un pas, et vit alors le lion exsanté, couché sur le côté : il ne donnait plus que les faibles signes d'un reste d'existence ; c'était un mouvement convulsif et simultané des quatre pattes, par lequel il semblait chercher à repousser l'ennemi qui l'avait terrassé. De ses naseaux, de sa gueule formidable et béante, s'échappait en vibrant à travers des flots de sang, un râle de mort.

Verreaux le tint couché en joue à bout portant ; il voulait, afin de ne pas gâter la peau, ne tirer une seconde fois que si cela était nécessaire.

Bientôt l'agonie cessa ; Verreaux s'étant approché du corps inanimé, le posa du bout de son fusil ; puis levant et laissant retomber à plusieurs reprises les énormes pattes de la bête féroce, il s'assura que la vie avait cessé. Il ne lui restait alors d'en extraire le corps, ne laissant tenir à la peau que la tête et les pattes. Cette opération terminée, il plaça ce trophée sur son cheval, qu'il conduisit par la bride au marchant pour regagner le camp.

Il fait un grand carnage, un calme intrépide pour ceux qui attendre un lion à l'affût ; mais lorsque surpris par le lion du Cap, le terrible lion à crinière noire, au chasseur solide et bien posé, avec ce plomb qui fait voler en éclats, il peut se regarder comme perdu. Aussi, à son retour au camp avec cette peau fraîche et sanglante, cette tête encore pleine de vie, Julien Verreaux fut reçu par ses Hottentots avec des transports de joie qui ne peuvent se décrire.

Quelques jours après, il partait pour Le Cap, et de là pour Paris, avec ses précieux trophées, qu'il a déposés au Muséum, où ils sont aujourd'hui.

Quant à la variété bleue de l'antilope, elle est, comme on le voit, d'une rareté extrême.

UN EPISODE DE CHASSE DANS LA CAFFRERIE.

C'est à Paris une promenade éloignée vers laquelle nous dirigeons souvent nos excursions, c'est le Jardin-des-Plantes. Aujourd'hui nous avions consacré notre journée à visiter les galeries du Muséum ; deux mains préméditeurs ne nous ont arrêté que lorsque parmi les espèces si variées d'animaux qui garnissent la salle des ruminants, une pièce unique a fait naître en nous un souvenir ; c'est une chasse dont nous avons été les témoins dans les Jardins de Verreaux, ces naturalistes voyageurs que déjà nous avons nommés dans un numéro précédent.

La pièce unique dont nous parlons, est le grand *Boeuf brick*, l'antilope bleue (*antilope leucophea*), n'ayant pas encore été exposée en Europe, l'un au Musée de Leyden en Hollande, l'autre est celui que nous examinons aujourd'hui. Aucun autre chasseur d'histoire naturelle ne possède ce quadrupède.

L'antilope bleue est donc extrêmement rare ; c'est une espèce de gazelle qui habite les déserts de l'Afrique australe. Les naturalistes en prirent nombre qui se sont aventurés dans les sables brûlants ou les vastes forêts de ces solitudes, ont fait de vastes tentatives pour se la procurer. Levaillant qui fut un de ceux qui restèrent le plus longtemps en Afrique, et recueillit la chasse, en voiture, se rendant chez elle de jeunes éléphants Delegorgue, n'ont pu enrichir les collections d'un seul de ces ruminants.

Pendant un de ces voyages, Levaillant et Edouard Verreaux ont fait à plusieurs reprises de longs voyages scientifiques dans l'intérieur de la Caffrerie. Pendant un de ces voyages, Levaillant, campant dans les terres, établi à trois jours de 380 lieues du Cap, il s'était dirigé, en chassant, vers *Groot ma river* (rivière des grands poissons) où il avait établi son camp, lorsqu'il reconnut de quelques Cafres la description d'un animal se rapportant parfaitement à celle de l'antilope bleue. Les sauvages lui indiquèrent le lieu où ils l'avaient vu : c'était un *mile-sorte* de marais élevés pendant la saison des pluies, couvert de grands roseaux d'une hauteur de neuf à dix pieds, assez serrés parfois pour présenter beaucoup de difficultés à se frayer un passage.

Abandonnant le camp à la garde de ses Hottentots, notre ami, le cœur plein d'espérance, monte à cheval et part seul pour cette chasse. Arrivé dans le *Walle*, il s'avançait avec précaution au milieu des roseaux, quand un bruit étrange le fit tressaillir ; ce bruit, il le reconnut, car déjà, dans d'autres circonstances, il l'avait entendu : c'était, à trois pas devant lui, le soufle énergique et puissant d'un lion surpris de voir à son approche. Le cheval s'arrêta immobile. Notre ami lui-même sentit courir sur tous ses membres un frissonnement rapide et glacé. Cette influence physique, bien connue de sur l'homme comme sur tous les animaux ; seulement, chez le chasseur audacieux et expérimenté, qui aimait que nos amis, a vecu longtemps au milieu des dangers, qui trouvera bientôt son remède. Il s'abandonne toujours une surprise, est toujours prêt ; chez l'homme ainsi trempé, l'influence magnétique du lion se fait sentir, mais disparaît rapidement pour faire place au calme du courage ; le physique reçoit la commotion, mais l'âme ne s'en émeut pas.

Un moment donc où la brusque explosion de son souffle impétueux vint frapper l'oreille de notre ami, il tenait son fusil prêt et armé. Entendre le lion, apercevoir sa tête monstrueuse sous les flots d'une noire crinière, et logerune énorme balle avec ce plomb entre ses deux yeux flamboyants, fut pour le chasseur l'affaire de quelques secondes. Ces trois actions avaient été pour ainsi dire simultanées.

Julien Verreaux était bien certain d'avoir frappé le lion à la tête ; mais la mort serait-elle instantanée ? Si la bête féroce n'était qu'abattue, si elle pouvait se relever, le fusil ce qu'une demi-minute, il était perdu ; car l'impétueux lion, lorsqu'il est atteint, même mortellement, se jette toujours sur l'homme qui l'a blessé, le met en pièces et meurt en se vengeant.

Ce qui venait de se passer si rapidement, formait la première partie de la chasse ; la seconde commença aussitôt après le coup de feu. Il n'y avait pas un souffle dans l'air ; à la suite de la détonation, un nuage noir et épais s'était formé à la place même où le lion s'était paru. La fumée, en se roulant sur elle-même, se dilatait, se nuançait en s'élevant lentement. Ce fut alors que notre ami fut en proie à une horrible anxiété. De ce nuage impénétrable au regard, le lion blessé allait-il s'élancer avant de mourir, et déchirer le chasseur ?

Abandonnant le grand fusil à un coup deux-ou mutile, notre ami avait saisi de chaque main ses pistolets d'argon, se dirigea résolument, mais ne voyant rien, n'entendant aucun mouvement dans la massif de roseaux où il avait tiré, il rechargea son fusil, en appuya la crosse sur un petit sabot fixé à l'étrier et destiné à cet usage. La crise prête, toute crainte disparut, et il descendit de cheval.

La fumée se dissipait, il fit un pas, et vit alors le lion exsanté, couché sur le côté : il ne donnait plus que les faibles signes d'un reste d'existence ; c'était un mouvement convulsif et simultané des quatre pattes, par lequel il semblait chercher à repousser l'ennemi qui l'avait terrassé. De ses naseaux, de sa gueule formidable et béante, s'échappait en vibrant à travers des flots de sang, un râle de mort.

Verreaux le tint couché en joue à bout portant ; il voulait, afin de ne pas gâter la peau, ne tirer une seconde fois que si cela était nécessaire.

Bientôt l'agonie cessa ; Verreaux s'étant approché du corps inanimé, le posa du bout de son fusil ; puis levant et laissant retomber à plusieurs reprises les énormes pattes de la bête féroce, il s'assura que la vie avait cessé. Il ne lui restait alors d'en extraire le corps, ne laissant tenir à la peau que la tête et les pattes. Cette opération terminée, il plaça ce trophée sur son cheval, qu'il conduisit par la bride au marchant pour regagner le camp.

Il fait un grand carnage, un calme intrépide pour ceux qui attendre un lion à l'affût ; mais lorsque surpris par le lion du Cap, le terrible lion à crinière noire, au chasseur solide et bien posé, avec ce plomb qui fait voler en éclats, il peut se regarder comme perdu. Aussi, à son retour au camp avec cette peau fraîche et sanglante, cette tête encore pleine de vie, Julien Verreaux fut reçu par ses Hottentots avec des transports de joie qui ne peuvent se décrire.

Quelques jours après, il partait pour Le Cap, et de là pour Paris, avec ses précieux trophées, qu'il a déposés au Muséum, où ils sont aujourd'hui.

Quant à la variété bleue de l'antilope, elle est, comme on le voit, d'une rareté extrême.

Vente de Marchandises Sèches.

☞ Nous annonçons petite d'apprêter l'attention des acheteurs à la vente de 188 colis et lots de marchandises de saison, parmi lesquelles 48 balles de mérinos assortis.

Cette vente aura lieu aujourd'hui, à dix heures du matin, au magasin d'encan de J. B. Blache & Co., No 77, rue de Chartres. Conditions avantageuses.

Pour les détails nous référons aux annonces.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI SOIR, 6 MAI.

Le marché au coton a été tranquille aujourd'hui la vente n'a pas excédé 2,000 balles ; les prix ont baissé.

Le marché au sucre est ferme ; la vente a approché de 600 boucauts ; fair, 5¾ @ 5¾ cts ; 200 balles de mélasses se sont vendus de 23 @ 24½ cts le gallon.

3,000 barils de farines de l'Ohio ont été vendus de $4 05 @ $4 10 et de $4 15 @ 4 25 celles de St Louis et des Illinois. Près de 5,000 sacs de maïs se sont vendus de 47 @ 50 c. le boisseau.

Les provisions se maintiennent bien ; près de 1,500 barils de mess porc marqué et sans inspection ont été vendus à $14 75 ; le bacon est en demande aux prix de 5¼ pour les plats côtes et à 6¾ pour les épaules. Pas de changement dans le lard.

Le whiskey se vend de 19 @ 19¾ cts le gallon rectifié.

Le change comme par le passé : Sterling, 109¾ @ 110¾—Paris, 5f 15 @ 5f 05—Traites sur New York, ¼ @ 1 pour cent—Chèques, ¼ @ 1 pour cent de prime.

Le fret se maintient le même.

LISTE MARITIME,
Part de la Nouvelle-Orléans.

—EXPEDIES—

Steamship Alabama, Foster, pr Vera Cruz.
Navire Flavia, Symmes, pr Boston.
Parthenon, Taylor, pr Boston.
Cromwell, Barker, pr Liverpool.
Barque Saranac, Yates, pr Charleston.
Robert, Beauedimin, pr Liverpool.
Brick Hope, Bussey, pr Bordeaux.
Tourcelin, Arthur, pr Matanzas.
Goelette Isbon, Peterson, pr Apalachicola.

—ARRIVÉS.—

Steamship Ohio, Schenck, de New-York via Charleston.
Steamship Globe, Thompson, de Galveston.
Brick Wasp, Symes, de Nassau.

☞ Pour les steamboats, voir notre partie anglaise

—MEMORANDA.—

Le steamship Pampero, capitaine Hunter, est parti de Galveston six heures avant le départ du steamship Globe.

SOCIEDAD ESPANOLA.

La société qui existait entre Chagnon et Jalbert, s'est dissoute d'un commun accord à dater du 5 courant. Les personnes qui doivent à la société ainsi dissoute sont priées de se libérer dans les 24 heures comptés, soit à l'un ou à l'autre des dits associés.

L. N. JALBERT,
J. N. CHAGNON.

7 mai—3f

A LOUER—La maison en briques à deux étages, située rue Bourbon, No 99, entre Conti et Bienville. Elle sera délivrée en bon ordre le 1er juin prochain.

S'adresser à G. TOURNADE,
No 73, rue Conti

7 mai—6f

Machines a vapeur a vendre.

UNE machine à vapeur horizontale, de la force de 40 chevaux, avec ou sans bouilloire, construite par Bessac & Bienvenu, fils, et mise en usage il y a quelques jours, dans son cabinet, un employé de bureaux.

—Depuis longtemps, lui dit-il, j'ai remarque votre grâce et votre intelligence à labourer ; je veux augmenter vos appointements. Combien gagne-t-on ?

—Dix huit cents francs.

—Oh ! alors très bien, réplique le généreux Crésus, c'est ce que je comptais précisément vous donner.

UN EPISODE DE CHASSE DANS LA CAFFRERIE.

C'est à Paris une promenade éloignée vers laquelle nous dirigeons souvent nos excursions, c'est le Jardin-des-Plantes. Aujourd'hui nous avions consacré notre journée à visiter les galeries du Muséum ; deux mains prémédiotons ne nous ont arrêté que lorsque parmi les espèces si variées d'antilopes qui garnissent la salle des ruminants, une pièce unique a fait naître en nous un souvenir ; c'est une chasse dont nous avons été les témoins dans les Jardins de Verreaux, ces naturalistes voyageurs que déjà nous avons nommés dans un numéro précédent.

La pièce unique dont nous parlons, est le grand *Boeuf brick*, l'antilope bleue (*antilope leucophea*), n'ayant pas encore été exposée en Europe, l'un au Musée de Leyden en Hollande, l'autre est celui que nous examinons aujourd'hui. Aucun autre chasseur d'histoire naturelle ne possède ce quadrupède.

Deux camarades de collége, l'un réactionnaire, l'autre communiste, longeaient lundi dernier le boulevard Poissonnière par une pluie battante ; l'un d'eux, grand gars, le communiste, tenait un parapluie, grâce auquel il pouvait préserver ses gibus et ses épaules, tandis que l'autre, qui n'avait que l'échine de son camarade.

—Sais-tu, dit celui, que je suis inondé, non seulement par la pluie, mais encore par les gouttières du parapluie ?

—C'est bien désagréable, répondit l'autre.

—Permets donc ; mais le parapluie est à moi, et la religion communautaire devrait te commander de te tenir de manière à nous préserver l'un autant que l'autre.

—Que j'ai raison de détester la propriété et les propriétaires, réplique le communiste ! Tous tant que vous êtes, vous nous laissez pervertir par les sophismes les plus spécieux ! Qui dit communauté, dit partage égal : or, je prends pour mon seul le riffard, c'est vrai, mais je te laisse toute la pluie : A égale A, c'est une vérité algébrique.

—Le comte de D···· dit dernièrement à son domestique :

—Jean, vous prendrez l'habit noir que j'avais hier ; je vous le donne.

Le comte avait deux habits noirs, l'un qui commençait à blanchir sur les coutures, l'autre tout neuf, et la veille, justement, il avait mis l'un le matin, et l'autre le soir.

Voila Jean dans une grande perplexité entre les deux vêtements ; lequel son maître a-t-il voulu lui donner ? Après examen consciencieux des deux habits, Jean se décide pour le neuf, et s'en affuble tout aussitôt.

A l'heure du dîner, lorsque Jean fait le service de table, le comte aperçoit son habit de cérémonie sur le dos de son domestique.

—Dieu me pardonne, s'écrie le maître, l'animal a mis mon habit neuf.

—Monsieur le comte m'en a fait cadeau····

—Ce n'est pas celui-là, c'est l'autre, le vieux, que je vous ai donné.

—L'autre avait une tache de graisse.

—Précisément.

—Mais monsieur m'a dit qu'il me chasserait s'il me voyait jamais un vêtement taché.

L'autre jour, le Highlander Nadaud m'a profondément affligé.

Qu'il me soit permis de faire remarquer à cet honorable Montagnard—avec tous les ménagements que je dois à un homme si haut placé—qu'avant de batailler pour les réformes nouvelles, il faudrait commencer par observer les réformes établies.

Le citoyen Nadaud a dit en pleine tribune, dans la séance du 27 mars :

"Partageons toutes les iniquités sociales, tant que j'aurai *deux liards* de sang dans les veines !"

J'accepte ce petit manifeste avec son allure hardie, son cachet populaire, son humour monstrueux et son parfum shackspearien ; mais je ne pardonne pas au citoyen Nadaud l'ancienne dénomination monétaire.

"Si j'avais l'honneur d'être représentant du peuple, j'aurais dit.

"J'attaquerai toutes les iniquités sociales tant que j'aurai *deux centimes et demi* de sang dans les veines."

L'idée reste sauve, et je me serais conformé aux prescriptions légales.

Un de nos plus riches princes de la finance, comte-garçon d'Hergapon, fit venir, il y a quelques jours, dans son cabinet, un employé de ses bureaux.

—Depuis longtemps, lui dit-il, j'ai remarque votre grâce et votre intelligence à labourer ; je veux augmenter vos appointements. Combien gagne-t-on ?

—Dix huit cents francs.

—Oh ! alors très bien, réplique le généreux Crésus, c'est ce que je comptais précisément vous donner.

ARRIVÉE DE GEORGIA.—

Une dépêche télégraphique transmise de New-York à la Nouvelle-Orléans hier à midi, nous apprend que le steamer *Georgia* venait d'arriver avec trois cents passagers et $1,500,000 en poudre d'or.

ARRIVAGE.— Le steamer *City of Glascow*, venant de la ville de ce nom, est arrivé à Philadelphie le 3 de ce mois avec cent vingt passagers.

BUENOS AYRES.—Les derniers avis de Buenos Ayres reçus au Nord sont du 28 mars. La corvette américaine *St-Louis*, ayant à bord les commodores McKeever et Bambridge, était arrivée dans ce dernier port. Les deux commodores ont été accueillis par les autorités avec une grande distinction.

Le commerce entre les Etats-Unis et la république argentine augmente tous les jours.

Le président Rosas a envoyé de nouveau sa démission à la législature et on croit qu'elle sera cette fois acceptée.

Nouvelles Anecdotiques.

UNE OFFRANDE AU FISQUE SOUVERAIN.—On inaugurait, il y a quelque temps, chez un restaurateur, au Palais-Royal, un banquet fraternel et social. Autour de la table on lit à chaval se croisaient des représentants de la Montagne, des journalistes et un sculpteur rouge.

Au dessert, le citoyen X···· X····, ancien gouverneur d'un château royal, vidait fréquemment un coup en l'honneur du mot de Cambronne : "Mitraille, Pasadex Caton tolérait le Falerne."

Sur le coup de minuit, on se lève de table. Chacun regagne en donnant tout bien qui lui est un heure de marche que le citoyen X···· marchant à petits pas, se trouve obligé par la place de la Bourse, en ce moment encombré et silencieux. Un accès de tendresse républicaine s'empare de son âme et il s'écrie :

"O pauvre ! pauvre peuple ! quand l'odieux aristocratie laissera-t-elle de s'abreuver de ton sueurs ? Tu n'as pas de chaperon, tu n'as pas d'habits, tu n'as pas de chaussures, tu es gelé comme un ver de terre ! Ah ! que ne puis-je t'ouvrir mon cœur et te prodiguer tous les trésors d'amour qui y sont renfermés !"

En ce moment même, un homme pareil, s'offrait de ces industriels nouveaux qui portent

Le Tyrolienne,
PAR H. BOLLING.

LE nouveau et magnifique PIANO de la célèbre artiste autrichienne POLKA ALLEMANDE, exposé par l'ordonnance du Jardin de Tivoli, a encore l'honneur à la publier et à l'offrir en vente dans les principaux magasins de musique. 6mai—6f

ASAMBLEA GENERAL.

SOCIEDAD IBERA DE BENEFICENCIA MUTUA.

Se previene á los socios, que el sabado proximo 10 del corriente, á las 4 1/2 en punto de la tarde, en la sala de Orleans, tendrá efecto la Asamblea General, que prescriben los Reglamentos en el articulo 3do Seccion 1a.

Se espera la mayor puntualidad de la parte de todos los miembros.

De orden del Presidente
Nueva Orleans, mayo 6 de 1851.
Fco DE FUENTES,
Secretario tesorero.

NOTA—Esta Asamblea se efectuará, con el numero de socios que se hallen presentes el dia 8 horá indicada en el presedente anuncio.
6mayo—5

L. BINOCHE,

20, rue de Chartres, Encoignure Douane,

AVANT pour son départ pour France, a l'honneur de prévenir les dames de la Nouvelle-Orléans et de la campagne, qu'il vendra à partir de ce jour toutes les marchandises composant son riche assortiment, à des prix extrêmement réduits.

Il profite de cette occasion pour annoncer aux dames qu'il se charcera des commissions qu'elles voudront bien lui confier et qu'il y apportera tous ses soins. 3mai—6f

UNE dame française nouvellement arrivée désire se placer comme institutrice ou pour voyager, et ce chargerait entièrement des enfants. S'adresser chez MME SIMONIN,
Marchande de nouveautés, 96, encoignure St-Philippe et Bourbon. 3mai—3

CROISSEZ ET MULTIPLIEZ : dit l'Ecriture—Les enfans des hommes doivent obéir avec joie à ce commandement. L'élixir procréatif Jeno Cugnas, du Dr. LAMOTTE est, incontestablement le restaurant dans les cas de débilité, impuissance, et toutes les irrégularités de la nature. Il ne prunt rien qu'il ne puisse tenir. C'est le grand restaurateur des natures débiles et c'est un remede certain pour les personnes mariées et sans progéniture. Il guérit également les émissions séminales involontaires, les faiblesses des organes génitaux, les affections nerveuses, Leucorrhée, etc. C'est par l'usage seul de ce puissant remède que les maladies de poitrine, indigestions, faiblesses musculaires, souffrances physiques, il est d'un goût agréable et d'une valeur inqualifiable pour les personnes sans enfants.

☞ ATTENTION—Toute bouteille qui ne porte pas la signature de Judson & Co, New York, (seul agent améric